



Le Gilbertin



PRÆTERITI LUMINE, FUTURUM PARARE

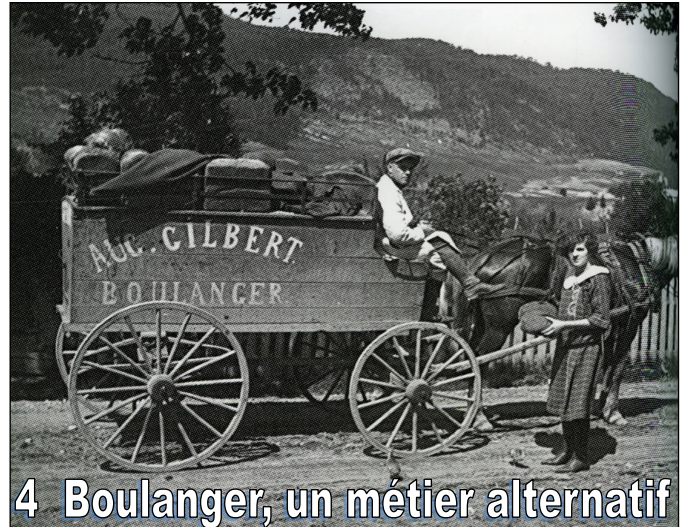
Bulletin publié par l'Association des familles Gilbert

Volume 10 numéro 1, avril 2023

19^e publication



12 De la terre ancestrale à la ville



4 Boulanger, un métier alternatif



10 L'origine de mon prénom



19 Caniapiscau à la Baie James



18 Photo ancienne et historique de ma famille



7 Ma famille d'hier à aujourd'hui



14 Mon adolescence dans un pensionnat



16 Généalogie matrilinéaire

L'Association des familles Gilbert est un organisme à but non lucratif, constitué en vertu de la Loi sur les compagnies. L'Association est membre de la Fédération des associations de familles du Québec.

Conseil d'administration

Jean-Claude Gilbert, président

Yves Gilbert, vice-président

Charlotte Gilbert Delisle, secrétaire

Michel Gilbert, trésorier

Léonce Gilbert, administrateur

Guy Gilbert, administrateur

Mélissa Gilbert, administratrice

Le Gilbertin

Le Gilbertin est le bulletin de liaison de l'Association des familles Gilbert. Il est publié deux fois l'an, au printemps et à l'automne, et distribué gratuitement aux membres par la poste.

L'Association des familles Gilbert se réserve le droit de corriger, au besoin, la qualité de la langue et l'exactitude de la syntaxe tout en respectant le style propre de l'auteur. L'Association communiquera avec l'auteur si elle apporte des corrections significatives, identifie qu'une partie du texte devrait être retirée, modifiée ou ne peut être publiée.

Le contenu de cette publication peut être reproduit avec mention de la source à la condition expresse d'avoir obtenu au préalable la permission de l'Association des familles Gilbert.

Les auteurs des articles conservent l'entière responsabilité du contenu de leur texte et de leurs opinions ainsi que des illustrations utilisées, et ce, à l'exonération complète de l'éditeur.

Production et diffusion

- Saisie de textes: Charlotte Gilbert Delisle
- Conception graphique et mise en page : Jean-Claude Gilbert
- Reproduction, assemblage et livraison : Groupe ETR

Prochaine parution : novembre 2023

Date de tombée pour la réception des articles : 30 septembre 2023

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Association des familles Gilbert
122 Route Racette, C.P. 81
Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9
info@famillesgilbert.com

Sommaire

Vol. 10 No 1 / 19^e publication

- 3 Mot du président
- 4 Boulanger, un métier alternatif dans la vie des premiers habitants
- 7 Ma famille d'hier à aujourd'hui
- 9 Merci aux membres bienfaiteurs
- 10 L'origine de mon prénom
- 11 Votre avis nous intéresse
- 12 De la terre ancestrale à la ville
- 14 Mon adolescence dans un pensionnat 1953-1958
- 16 Généalogie matrilinéaire
- 18 Photo ancienne et historique de ma famille

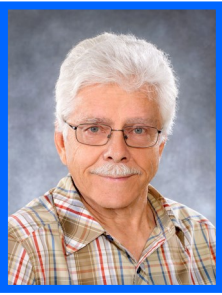


19 Caniapiscau à la Baie James

27 Les chroniques de notre bulletin de liaison « Le Gilbertin »



28 Assemblée générale annuelle à la maison Thibault-Soulard



Mot du président

Jean-Claude Gilbert

Rédiger ses récits de vie pour laisser des traces écrites

Dans mes chroniques précédentes, j'ai amorcé plusieurs articles sur l'importance de laisser des traces écrites pour les générations futures. Je me permets à nouveau de revenir sur le sujet, car je crois que je n'ai pas encore convaincu beaucoup de membres.

Je sais que vos raisons sont nombreuses pour ne pas rédiger vos récits de vie. Vous craignez de ne pas écrire assez bien! Vous pensez que vous n'êtes pas important et que vous avez peu de choses à raconter! Vous croyez que votre vie n'a rien d'exceptionnel et qu'elle est une vie parmi tant d'autres! Vous avez l'impression d'avoir oublié votre passé! Vous éprouvez de l'appréhension de retourner dans le temps révolu! Vous craignez ce que les autres vont penser de vous! Vous vous questionnez sur le motif valable de laisser des traces écrites de vous! Toutes vos raisons vous semblent bonnes pour ne pas écrire vos récits de vie! Je vais essayer de vous convaincre de faire le contraire de ce que vous pensez.

Pour écrire vos récits de vie, vous n'avez pas besoin d'être un écrivain ou un auteur célèbre. Vous pouvez raconter votre histoire à votre manière et avec votre propre style d'écriture. Il s'agit de creuser un peu dans vos souvenirs et mettre des mots sur les différentes étapes importantes de votre parcours et de vos réalisations. Vous rencontrerez des écueils, mais vous devez les contourner et poursuivre votre démarche. Écrire ses récits de vie, ça demande de la discipline et de l'engagement.

Vous êtes unique et votre cheminement est évidemment jalonné d'expériences et d'événements de toutes sortes. Tout ce que vous avez appris, tout ce que vous avez vécu, tout ce que vous avez construit mérite d'être écrit. Vos récits de vie peuvent être savoureux ou dramatiques. Raconter votre vie, c'est aussi partager vos valeurs, votre éducation, vos passions et vos convictions. Écrivez vos souvenirs, ne les laissez pas disparaître dans l'oubli, ils constituent votre histoire personnelle et reflètent votre identité culturelle. De plus, parler de votre histoire et la raconter vous procurera une satisfaction évidente et un plaisir personnel.

Comme chacun d'entre nous porte en lui une page de l'histoire de notre grande famille Gilbert, c'est à chacun de nous de l'écrire pour la faire connaître.

Rédigez vos récits de vie pour laisser des traces écrites et ainsi transmettre votre histoire comme un héritage particulier à votre descendance.

Pour corroborer ma présentation, je vous invite à lire un de mes récits de vie « Mon enfance dans un pensionnat 1953 – 1958 » à la page 14 de cette publication.

Boulangier, un métier alternatif dans la vie des premiers habitants

Par Léonard Gilbert

Au début de la colonisation de la région de Charlevoix, les habitants qui s'y sont installés ont fait vivre leurs familles principalement en travaillant la terre et en bûchant les forêts. Cette vie simple faisant appel au courage et aux capacités physiques des hommes et des femmes permettait de mettre du pain et du beurre sur la table de la famille.

Une fois le territoire fertile occupé en grande partie par les fils des premières générations de descendants, il a bien fallu trouver d'autres manières de gagner sa vie.

C'est à travers l'exercice de métiers rendant des services aux résidents de la communauté que certains ont trouvé une solution. Métiers qu'ils ont commencé à exercer en s'appuyant sur leurs talents. Talents qu'ils ont développés en observant des personnes venues de la mère-patrie à titre d'engagés ou de petits « bourgeois ». Certains d'entre eux, installés ici et faisant de ce pays leur nouvelle patrie, deviennent de bons maîtres enseignants pour les générations suivantes.

Forgeron, boulangier, laitier, marchand général, commerçant d'animaux ou marchand de charbon ou de bois, voilà autant de métiers dont l'émergence a été facilitée par le compagnonnage de ces engagés. Mais facilitée également et probablement davantage par les apprentissages en lecture, calcul et écriture rendus possibles aux enfants des premières générations de descendants par les écoles de rang instaurées dans les campagnes de la Province de Québec durant la deuxième moitié des années 1800.

Par exemple, plusieurs enfants de Joseph-

Zevin Gilbert (mon arrière-grand-père) font partie des personnes qui ont adopté ce type de métiers. Trois d'entre eux sont devenus successivement boulangers dans le même village : Néré (Honoré), Joseph-Camil et Augustin. Et certains de leurs enfants les ont également suivis : Avila, Gérard.

Ils ont tour à tour possédé une boulangerie et vendu du pain à Baie-St Paul. En plus de tenir commerce pour les gens du village, ils ont fait la distribution du pain et d'autres pâtisseries avec un cheval et une charrette adaptée à cette fin auprès des familles vivant dans les rangs autour du village.

À l'échelle de l'époque où elles ont vécu, ces personnes sont devenues ce qu'aujourd'hui l'on qualifierait d'entrepreneur.

Le premier Gilbert boulangier

Néré (Honoré) fut le premier à exercer ce métier. Quelques semaines avant son mariage avec Marie Boivin, en juin 1892, Joseph-Zévin finance pour son fils l'achat de la boulangerie où Néré travaille et dont le propriétaire veut se départir suite à la rupture de son ménage. Acquis au prix de 1000\$, Joseph-Zévin paie au vendeur 500\$ comptant, montant qu'il donne à Néré à titre de cadeau de mariage, et lui fournit la garantie hypothécaire pour la deuxième moitié du prix d'achat que Néré remboursera au vendeur à raison de 100\$ par année.

Néré conserve la boulangerie jusqu'à l'automne 1902 lorsqu'il la cède à son beau-père en échange d'une terre dans la région de Cap Santé, comté de Portneuf.



La boulangerie, rue Saint-Jean-Baptiste à Baie-Saint-Paul

Après deux années en agriculture, il quitte Cap Santé au printemps 1904 pour s'établir à Québec. Sous le nom de Nérée-Henri, il devient un marchand de charbon et de bois prospère.

Le deuxième Gilbert boulanger



Lorsque Néré quitte Baie-St-Paul à l'automne 1902, Jean-Baptiste Boivin à qui il avait cédé la boulangerie fait appel à un autre enfant de Joseph-Zévin, pour l'opérer. **Joseph-Camil** devient dans un premier temps l'employé chargé de faire fonctionner la boulangerie. Au printemps 1903, Joseph-Camil acquiert la boulangerie au prix de 1500\$.

Marié en deuxième noces avec Amélia Fortin depuis 4 ans, il s'installe à Baie-St-Paul avec sa famille. Chacun d'eux ont deux enfants issues de leur premier mariage. Et de leur union, trois enfants sont nés. Les deux derniers et leur mère décèdent au cours de l'année 1906 : René en février, Amélia en mai et Gérard en octobre.

Accablé par le malheur qui semble le poursuivre, Joseph-Camil doit à nouveau réorganiser sa vie.

Au printemps 1907, Joseph-Camil épouse Delphine Simard en troisièmes noces. Leur premier enfant naît l'année suivante, le 22 juin 1908.

Malheureusement, son père n'aura pas le temps de le connaître, car il décède deux semaines plus tard. Âgé de 34 ans seulement, son décès est inattendu, se produisant après à peine deux jours de maladie. Son décès fera l'objet d'une enquête du Coroner. Ce dernier conclura à une congestion cérébrale.

1 - Joseph Gilbert	
Coroners	
Titre de l'instrument : Enquêtes des coroners provenant des districts judiciaires de Québec, de Beauce, de Charlevoix, de Montmagny et de Thetford Mines, 1765-1986 (2019)	
Détails	
• Nom :	Gilbert
• Prénom :	Joseph
• Profession - métier :	Boulangier
• Lieu de résidence :	Saint-Pierre et Saint-Paul (Paroisse : Baie-Saint-Paul, Québec)
• Âge :	34 ans
• Parents :	
• Date de décès / découverte du corps :	1908-07-04
• Date de l'enquête :	1908-07-06
• Lieu de l'enquête :	Saint-Pierre et Saint-Paul (Paroisse : Baie-Saint-Paul, Québec)
• Nom du coroner :	Louis-H. Labrecque
• Cause ou circonstances du décès - verdict du coroner :	Congestion cérébrale

Les trois enfants issus de ses deux premiers mariages deviennent orphelins de père et de mère. Ils seront confiés à ses frères qui en prendront soin jusqu'à leur majorité. Le dernier-né, Gérard, demeure avec sa mère Delphine Simard.

Après seulement 5 ans, la boulangerie doit à nouveau changer de propriétaire.

Le troisième Gilbert boulanger

Au moment du décès de Joseph-Camil, **son frère Augustin** prend en charge l'opération au quotidien de la boulangerie. Il en fait l'acquisition lors du règlement de la succession à la fin de l'été 1908. Fixée de gré à gré et avec l'autorisation de la cour, elle lui est cédée par les héritiers au prix de 1800\$. Une partie du prix fixé est versée à Jean-Baptiste

Boivin pour rembourser le résiduel de la dette de Joseph-Camil.

Augustin quitte la ferme ancestrale de Saint-Urbain, ferme qui lui avait été donnée par son père Joseph-Zévin à l'automne 1905. Ce dernier y est demeuré jusqu'à son décès en février 1906. C'est mon grand-père, François-Xavier Gilbert, qui en fait l'acquisition à l'été 1908.



La charrette pour la vente dans les rangs: Claudia et Augustin Gilbert

Augustin opère la boulangerie avec sa femme Claudia Girard pendant 10 ans jusqu'à son décès à l'automne 1918. Bizarrement, lui aussi est âgé de 34 ans au moment de son décès. La grippe espagnole fait des ravages à cette époque et tout laisse croire qu'il en est décédé comme ce fut le cas à la même époque pour d'autres membres de la famille élargie.

Sa femme devient seule responsable de sept enfants âgés entre six mois et 14 ans.

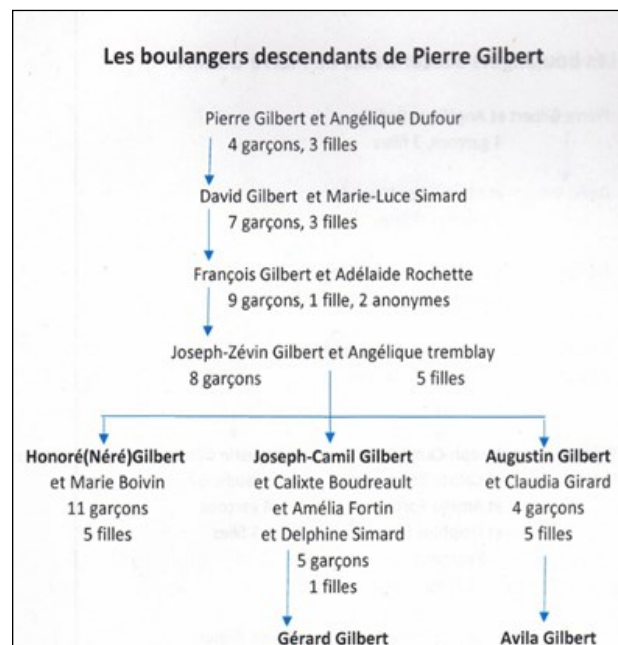
Les boulangers de la génération suivante

Claudia Girard hérite de la boulangerie qu'elle opère avec **son fils aîné Avila Gilbert** pendant de nombreuses années. Ce dernier devient co-proprétaire de la boulangerie au moment de son mariage en 1928. Trois années plus tard, Avila revend sa part à sa mère pour devenir restaurateur.

Claudia conserve la boulangerie jusqu'au printemps 1936. Elle la cède alors à Évrard Tremblay au prix de 5500\$.

Ainsi, la boulangerie Gilbert de la rue Saint-Jean-Baptiste aura été la propriété d'un membre de la famille de Joseph-Zévin Gilbert pendant plus de 44 ans. Rendant ainsi des services de boulangerie aux citoyens du village de Baie-St-Paul et dans les rangs limitrophes. Est-ce la fin de l'aventure? Oui pour la boulangerie de la rue Saint-Jean-Baptiste. Mais non! Puisque la boulangerie artisanale fait partie des métiers embrassés par un autre membre de la descendance de Pierre Gilbert.

Le fils de Joseph-Camil, **Gérard Gilbert**, devenu orphelin deux semaines après sa naissance, choisit le même métier que son père et ouvre une boulangerie dans le même village. Il apprend son métier de boulanger à Québec avant de se marier en janvier 1933 avec Amarilda Drolet. Il installe sa propre boulangerie sur la rue Saint-Adolphe. Gérard sera également le boulanger attitré de la communauté des Petites Franciscaïnes de Marie pour plusieurs décennies.



Ma famille d'hier à aujourd'hui

Par Gilles Gilbert

Étant descendant de la lignée de Charles Gilbert, de la 10^{ème} génération, j'aimerais vous entretenir de ma famille immédiate: mes frères et mes sœurs¹.

Comme bien des gens de notre époque, né entre 1944 et 1962, nous n'avons pas vécu dans le grand luxe, mais il y a toujours eu de la nourriture sur la table. Nos parents avaient de bons principes. Papa disait qu'il n'était pas nécessaire d'être instruit quand on avait du cœur au ventre. En partant de la maison, on a eu, comme dirait l'autre, le chemin en héritage. Il n'était pas large, mais je peux vous dire qu'il est long. On peut dire, aujourd'hui, comme nos parents, nous avons amélioré de beaucoup notre sort et il arrive encore de temps à autre de prendre une photo de famille et de parler avec émotion des changements que nous avons connus comme individu.

Si je peux ajouter un mot, je dirais qu'aujourd'hui, les gens parlent de beaucoup de problèmes. Les générations avant nous ont eu aussi leur part. Avec la foi et la persévérance et quelques fois de la misère, ils

s'en sont sortis. Je pense à l'occasion quand mes parents semaient le jardin, ils rêvaient d'une belle récolte. Peut-être que là-haut au paradis, ils se disent que nous sommes leur plus belle récolte.

Je crois qu'avec l'héritage de valeurs inculquées, c'est notre plus belle richesse reçue et qu'elle se transmettra aux futures générations.

Merci de m'avoir lu.

¹ Colette, mariée à Germain Loignon, mère de 3 garçons; Guy marié à Nicole Veilleux, père de 3 garçons; Nicole mariée à Léandre Poulin, mère de 2 filles; Gisèle mariée à Yvon Lacasse, mère de 2 filles; Pierrette, mariée à Raymond Roy (décédé) mère de 4 enfants, 3 filles et 1 garçon; Gilles, marié à Denise Breton, père de 3 enfants, 2 garçons et 1 fille; Louiselle mariée à Jean Poulin, mère de 2 enfants, 1 gars (décédé) et 1 fille; Suzanne mariée à Roch Poulin n'a pas eu d'enfant, mais elle a pris soin de notre mère malade et du reste de la maison. Au fond, c'est elle qui a eu le plus d'enfants. Merci, Suzanne, on apprécie ce que tu as fait; Jacinthe marié à Alain Bélanger (décédé), mère de 1 fille; Martine mariée à André Deblois, mère de 2 enfants, 1 garçon et 1 fille.



Photo de ma famille en 1958

Assis : Victor Gilbert, Louiselle, Julienne Bourque et dans ses bras, Suzanne. Debout en avant: Gisèle, Gilles et Pierrette. Debout, en arrière: Guy, Nicole et Colette. Sur cette photo de famille, Jacinthe et Martine n'étaient pas encore au monde.



Fête à la ferme paternelle le 31 juillet 1983 pour souligner les 40 ans de mariage de Victor Gilbert et Julienne Bourque

Tous les enfants sont présents à la fête ainsi que les conjoints et conjointes et petits enfants. Ce fut une très belle journée sous le thème western.

Assis par terre : Colette, Martine et Jacinthe.

2e rangée : Nicole, Julienne Bourque, Victor Gilbert et Suzanne.

Rangée debout : Gilles, Gisèle, Louiselle, Pierrette et Guy.

À gauche, assis à la table: Rock Poulin conjoint de Suzanne et Alain Bélanger conjoint de Jacinthe.



Soirée familiale à Noël 1991

1re rangée Guy, Nicole Colette, Gisèle et Suzanne.

2e rangée Gilles, Martine, Jacinthe et Pierrette.

En arrière Louiselle.



Réunion de famille en 2018 pour célébrer les 100 ans de la ferme familiale

1re rangée Martine, Jacinthe, Louiselle, Suzanne et Pierrette

2e rangée Guy, Colette, Nicole, Gisèle et Gilles.

Merci aux membres bienfaiteurs

Depuis la création de notre association de familles, chaque année nous avons de nombreux membres bienfaiteurs*. Nous tenons à vous dire merci pour votre générosité.

Denis Boiteau (108) d'Ancaster Ontario

André Gilbert (19) de Saint-Augustin-de-Desmaures

Antonin Gilbert (179) de Saint-Urbain

Michel Gilbert (31) de Saint-Hyacinthe

Benoit Gilbert (104) de Saint-Henri-de-Taillon

Hélène Gilbert (92) de Québec

Hélène Gilbert (183) de Québec

Jacques Gilbert (27) de Québec

Léonard Gilbert (140) de Québec

Jean-François Gilbert (71) d'Alma

Roberta Gilbert (86) de Pont-Rouge

Raymond Girard (72) de Saint-Félicien

Carole Sasseville (60) de Saint-Augustin-de-Desmaures

*Selon nos statuts et règlements, le membre bienfaiteur est toute personne qui paie en plus de sa cotisation annuelle, un montant égal ou supérieur à cette dernière.



Merci à tous nos membres

Nous adressons nos remerciements à tous les membres qui sont là depuis la fondation de notre association de familles en 2014 et à tous ceux et celles qui sont venus s'ajouter par la suite. Votre présence, votre participation et votre appui sont des gages de succès pour notre organisation.

L'origine de mon prénom

Par : Mélissa Gilbert

Un prénom, c'est pour la vie. Aimez-vous le vôtre? Qui n'a pas demandé un jour à ses parents d'où venait son prénom? Pourquoi avoir choisi tel ou tel prénom? Était-il populaire, rare ou imaginé? Venait-il de leur goût, de leur imagination ou de la parenté? Par exemple, ma meilleure amie Valérie a choisi le prénom Lilliane pour son aînée, ce prénom est celui de sa grand-mère maternelle. Ou encore mon frère a choisi de fusionner deux prénoms pour son deuxième enfant (Maxime et Alexandre) pour Maxandre.



Laura Ingalls

Mélissa

Pour ma part, lorsque j'ai demandé à mes parents d'où ils avaient choisi mon prénom, ma mère m'a dit qu'ils aimaient beaucoup l'actrice qui jouait Laura dans la série dramatique; « **la petite maison dans la prairie** ». Cette série a joué à la télévision de 1974 à 1983 et a été en reprises pendant plusieurs années. Le prénom et nom de l'actrice « Laura » est Melissa Gilbert. J'aurais bien aimé que ma profession soit d'être actrice comme mon homonyme, mais la vie m'a amenée à prendre soin de l'hygiène buccale des gens et d'être hygiéniste dentaire. Pour en revenir à nos moutons, je me suis alors intéressée à cette famille Gilbert



américaine. Puis, en effectuant quelques recherches, j'ai découvert que mon homonyme Melissa Ellen Gilbert est née le 8 mai 1964 à Los Angeles en Californie et a été adoptée un jour après sa naissance par l'acteur et artiste Paul Gilbert (de son vrai nom Ed MacMahon), et sa femme, actrice et danseuse, Barbara Crane. Quelle ne fut pas ma surprise de constater que mon homonyme n'était pas issu de vraies racines Gilbert. Néanmoins, c'était quand même honorable pour son père adoptif d'avoir choisi ce merveilleux nom de famille que je suis si fière de porter. Les recherches de noms, de nos racines ou autres nous font apprendre énormément et nous font découvrir des surprises formidables ou incroyables. Je suis quand même heureuse d'avoir pu faire cette découverte.

Savez-vous que les anciens prénoms reviennent à la mode « c'est la revanche de nos grands-parents ». Depuis quelques années on remarque une recrudescence pour les vieux prénoms. Les parents s'inspirent des générations qui nous ont précédées pour ces prénoms qui nous rappellent nos ancêtres. Notre premier ancêtre Étienne avait un prénom qui est encore populaire aujourd'hui.

Pour les filles, on retrouve d'anciens prénoms comme : Alice, Amélia, Emma (le prénom de mon arrière-grand-mère paternelle née en 1887), Juliette (le prénom de ma grand-mère maternelle née en 1914), Olivia, Victoria, etc.

Pour les garçons, on retrouve d'anciens prénoms comme : Adam, David, Léonard (le prénom de mon grand-père pater-

nel né en 1911), Samuel, Charles, William, etc.

On a aussi vu l'époque des prénoms composés. C'est la combinaison de deux prénoms simples généralement unis par un trait d'union et on voit encore aujourd'hui comme prénoms féminins; Marie-Soleil, Anne-Sophie, Marie-Hélène ou Lily-Rose, etc.

Et pour les garçons, on retrouve; Jean-François (prénom d'un des enfants de notre premier ancêtre Étienne), Charles-Édouard, Pierre-Olivier ou François-Xavier, etc.

Il est important de bien choisir un prénom qui identifie une personne pour la vie. Dans le passé, il y a des parents qui ont manqué de jugement par l'originalité du prénom choisi. À ce moment-là, le Directeur de l'état civil du Québec peut intervenir. Plusieurs se souviendront du prénom « **Spatule** » qui remonte à 1996, choisi par des parents issus du milieu du théâtre en l'honneur de l'oiseau blanc du même nom et non de l'ustensile de cuisine. **Le tribunal a rejeté le prénom.**

Et vous, savez-vous d'où vient votre prénom?



Nous souhaitons connaître votre appréciation et vos remarques au sujet de la présentation et du contenu du bulletin de liaison « Le Gilbertin ». C'est le meilleur moyen pour nous d'évaluer et d'améliorer la qualité de notre publication, car nous sommes soucieux de vous offrir de l'information et des articles qui vous apportent entière satisfaction.

Nous aimerions aussi savoir ce que vous pensez de l'association des familles Gilbert et autres sujets qui vous interpellent.

Prenez une minute et écrivez-nous. Connaître votre opinion nous aidera à prendre de meilleures décisions.

Vos commentaires resteront anonymes.

Nous vous remercions de nous faire parvenir votre avis et vos commentaires à notre adresse de courriel: info@famillesgilbert.com

ou à notre adresse postale:

Association des familles Gilbert
122 Route Racette, C.P. 81
Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9

De la terre ancestrale à la ville

Par Hélène Gilbert

(Collaboration : Michel Gilbert)

Mon grand-père **Émile** était le fils de Pierre Gilbert et de Marie Delisle. Il est né à Saint-Augustin le 28 septembre 1888. Il est le cadet d'une fratrie de 9 enfants, quatre garçons, cinq filles. L'aîné des garçons Pierre a été le dernier **GILBERT** qui a possédé et exploité la terre ancestrale à Saint-Augustin. Il décéda le 13 novembre 1922 à l'âge de 45 ans. Son épouse Philomène Gagné était encore propriétaire de la terre lors de l'inauguration du monument le 6 août 1946. Le deuxième garçon Amable est décédé très jeune, le 14 octobre 1893 à l'âge de 12 ans. N'ayant pas de travail sur la terre, les deux derniers garçons, Louis et mon grand-père **Émile** ont décidé à l'âge adulte de s'installer à Québec et travailler comme menuisiers. Louis y demeura entre 1907 et 1916. La fin de la guerre marque le début d'une migration importante vers l'Abitibi et Louis, âgé de 33 ans, décide avec sa famille de 8 enfants de s'exiler à Barraute en 1917 pour s'y établir. Il passa sa vie en Abitibi et décéda à Val-d'Or le 20 juin 1976 à l'âge de 92 ans.

Mon grand-père **Émile** s'est donc installé à Québec avec ma grand-mère Marie-Laure Quézel qu'il avait rencontrée à Saint-Augustin. La famille Quézel demeurait à moins d'un kilomètre de la terre ancestrale des familles Gilbert sur le Chemin du Roy à Saint-Augustin, où ils se sont mariés le 5 août 1912. Ils s'établirent dans la paroisse de Saint-Sauveur pour déménager par la suite dans la paroisse St-Jean-Baptiste. Au



Immeuble au 89 rue des Franciscains, Notre-Dame-du-Chemin

début de leur vie familiale, ils ne roulaient pas sur l'or, mais mon grand-père étant menuisier, il a pu grandement participer à la construction d'un immeuble à logements de trois étages sur la rue des Franciscains à Notre-Dame du Chemin. Ils s'y sont établis en 1929. Un très bel immeuble dont ma grand-mère était très fière. À partir de ce temps, leur qualité de vie s'est très grandement améliorée.

Ils ont eu 6 enfants, trois filles et trois garçons. Jeanne, la première fille de la famille est décédée vers la trentaine. Carmen est restée célibataire et est demeurée auprès de mes grands-parents tandis que les autres enfants se sont mariés et sont demeurés à Québec sauf l'aîné Paul qui a été médecin anesthésiste à Saint-Jérôme dans la région des Laurentides.



Maurice Gilbert et Jeannette Moisan

Mon père a été propriétaire du magasin Maurice Gilbert Chaussures sur la rue Saint-Jean à Québec.

Dans sa jeunesse mon père Maurice a passé ses étés à Saint-Augustin chez son oncle. Il parlait souvent de ce temps où il aimait courtiser les filles. On ressentait le plaisir qu'il avait de nous parler de cette époque. Il m'a déjà parlé du mémorial en l'honneur d'Étienne Gilbert. (*J'ai compris la signification que cela représentait pour lui que dernièrement où j'ai appris que la terre était de sa descendance directe*). Mon père

a finalement rencontré ma mère Jeannette Moisan à Québec et ils se sont mariés dans la paroisse St-Jean-Baptiste le 17 mai 1943. (*Ma mère était la fille de Edgar Moisan lui aussi natif de Saint-Augustin*). Ils ont eu quatre filles et un garçon. Mon père travaillait comme vendeur de chaussures chez le magasin J-B Laliberté situé rue Saint-Joseph à Québec, mais son rêve était d'ouvrir son propre magasin.



Façade du magasin de Maurice Gilbert



Intérieur du magasin de Maurice Gilbert

Son rêve fut réalisé, « **Chaussures Maurice Gilbert** » vit le jour en 1956. Il a débuté dans un petit local au 624 rue St-Jean et comme voulait la tradition de cette époque un prêtre est venu bénir l'ouverture de ce magasin. Quatre ans plus tard, le commerce s'est agrandi et a déménagé au 778 sur la même rue. Il a eu 2 commis dont un y a travaillé longtemps et était très proche de notre famille. Ma sœur aînée Louise a travaillé au magasin et plus tard mon frère Jacques y a travaillé aussi à temps partiel. Ma mère s'occupait de la comptabilité. On y vendait des souliers de qualité supérieure. Il y avait les marques

telles que *Bata, Savage, Perth*, etc. Petit fait cocasse, on y vendait des bottes chaudes en fourrure de loup marin, autre temps, autres mœurs. À cette époque la rue Saint-Jean était en bonne santé commerciale, à deux portes il y avait un concurrent Jean-Paul-Fortin, un autre marchand de chaussures qui existe encore aujourd'hui. Mon père a été vraiment heureux comme propriétaire de magasin, car c'était un homme qui avait de l'entregent et qui aimait beaucoup le public. Il avait sa clientèle attirée. Ce fut des années heureuses et fructueuses qui ont duré près de vingt ans. « Anecdote : Pendant le carnaval on vidait les vitrines du magasin pour installer des chaises et on pouvait voir la parade au chaud de l'intérieur avec nos invités et d'autres carnavaleux qui y entraient pour fêter avec nous ». Ce sont des souvenirs inoubliables. L'ouverture des centres commerciaux a drainé la clientèle des commerces de la rue St-Jean au même titre que celle de la rue Saint-Joseph à St-Roch. Mon père refusant de s'y installer, son chiffre d'affaires a décliné et il a été obligé de fermer boutique.

Même si nous vivons à Québec, mon père a toujours aimé vivre en campagne, car nous passions nos étés dans un chalet. Mon père est décédé en janvier 1991.

Je suis la troisième fille de Maurice Gilbert et mes deux filles Geneviève et Marie-Claude, de même que mon neveu Marc-Antoine, fils adoptif de Jacques, dont il porte fièrement le nom **Gilbert**, se sont établis à Saint-Augustin où ils élèvent leurs familles. Après trois générations, c'est un retour aux sources pour nos enfants.

Dernièrement, je suis aussi devenu membre d'un groupe Facebook « Photos anciennes de Saint-Augustin-de-Desmeures » qui nous permet de partager nos photos anciennes, de créer des liens et de nous faire connaître les familles souches qui y ont habités.

Merci à mon père de m'y avoir intéressée en me parlant du monument de mon ancêtre.

Mon adolescence dans un pensionnat 1953 – 1958

Par Jean-Claude Gilbert

J'ai fait ma première communion à huit ans. À la suite de cet événement important de ma vie d'enfant, je voulais devenir servent de messe, communément appelé « enfant de chœur ». Pour ce faire, j'ai appris par cœur les différentes prières latines à réciter pendant une cérémonie religieuse. Puis, vers l'âge de neuf ans, j'ai commencé à servir la messe à l'église du village. À me voir accomplir cette tâche avec diligence, mon père et ma mère ont cru découvrir en moi une vocation que j'ignorais : ils me voyaient déjà dans la grandeur et la beauté de la vie sacerdotale.

Après ma septième année scolaire au collège de Saint-Augustin, mes parents décidèrent que je poursuivrais ma formation au Séminaire Saint-François, chez les pères capucins. Dans le bon vieux temps, c'était bien vu et c'était également la coutume d'avoir un religieux dans la famille. C'est moi que mes parents avaient choisi, c'était pour le bien de la famille et, disaient-ils, c'était aussi pour mon bien.

Je venais d'avoir 13 ans quand je suis entré au pensionnat du Séminaire Saint-François, un Collège séraphique dont le but était de favoriser le recrutement des membres de la communauté des capucins. Les conditions d'admission étaient simples : appartenir à une famille honorable et avoir les dispositions innées pour les études et la vie religieuse. Dès mon arrivée dans cette institution monastique, je ne me sentais pas à l'aise, car je n'avais pas cette vocation ou cet appel divin par lequel on se sent attiré pour la prêtrise ou la vie religieuse. À ce très jeune âge, sans que j'aie eu à faire ce choix, je devenais un séraphique capucin de l'Ordre religieux de Saint-François-d'Assise.

L'institution dispensait le cours classique « Latin-Grec » préparant aux études universitaires en théologie. L'enseignement était essentiellement littéraire, fondé sur l'étude d'auteurs allant de la grammaire à la rhétorique et concentré principalement sur l'antiquité gréco-romaine. Pour favoriser l'éveil de l'intelligence, la formation était complétée par la philosophie et les sciences. Le but principal était de former l'esprit par l'éducation et de dispenser une

formation intellectuelle et humaniste. À cette époque, le pensionnat du Séminaire Saint-François misait uniquement et spécifiquement sur une formation sacerdotale du prêtre capucin.

La discipline était rigoureuse. Il m'était interdit d'aller dans ma famille sauf à Noël et à Pâques. Une fois par mois seulement, je pouvais recevoir la visite de mes parents.



Ma tenue vestimentaire au séminaire Saint-François : blazer de couleur bleu marine orné de l'écusson identifiant le séminaire, chemise blanche, cravate rouge, pantalon gris et souliers bruns.

Comme un bon séraphique, je devais me soumettre à l'autoritarisme clérical: la messe et la communion tous les matins et la confession une fois par mois. De plus, à intervalle régulier, je devais rencontrer mon directeur spirituel pour, soi-disant, qu'il me guide sur l'ensemble des règles à respecter pour avoir un bon comportement qu'il jugeait essentiel à la vie religieuse.



Mon équipe de hockey du Séminaire Saint-François en 1956. Je suis sur la rangée arrière, le premier à droite (flèche). Sur la rangée avant, le premier à gauche, c'est Jean-Marc Boulé; il est devenu père capucin et il a été directeur général du séminaire Saint-François de 1972 à 2013. Il a consacré une grande partie de sa vie à l'éducation des jeunes.

Malgré ces restrictions et obligations ainsi que la perte évidente de ma liberté, je retrouvais une certaine forme de compensation dans les activités sportives: le basketball, le tennis, le baseball et le hockey. Dans mes moments libres, pour échapper à l'ennui, j'allais me réfugier dans la salle aménagée pour le bricolage et je fabriquais différentes pièces en bois avec une scie manuelle à découper.

Cette période de mon adolescence a été très éprouvante pour moi, car je n'étais pas prédisposé à vivre dans un milieu voué à assurer la relève sacerdotale. Je n'ai pas réussi à m'adapter à ce mode de vie, car les règles contraignantes

n'étaient pas en harmonie avec mes valeurs personnelles. Ce furent cinq années de soumission, d'ennui et d'isolement.

À dix-huit ans, au détriment de mes parents, j'ai quitté ce pensionnat, car je ne voulais plus de cette vie monacale. Je voulais vivre ma jeunesse comme mes frères et mes amis. Je voulais également retrouver la liberté de mes faits et gestes,

sans restriction. Même si je déviais de la voie qu'ils auraient aimé me voir suivre, mes parents ont été compréhensifs et fiers, je crois, du choix que j'ai fait de poursuivre mes études en foresterie.

Avec un peu de recul, mon séjour au Séminaire Saint-François prend un autre aspect et je dois aujourd'hui mettre en perspective les bienfaits que m'ont apportés les cinq années passées dans cette institution. J'ai appris à réfléchir sur le sens de la vie

collective et à enrichir ma formation civique. J'ai développé une plus grande facilité à affronter les épreuves de la vie, à assumer mes responsabilités et à prendre des décisions. Acquérir des connaissances en latin et en grec m'a permis de développer mon esprit logique et mes capacités de mémorisation. Ces atouts sont importants et ils m'ont été utiles dans ma vie familiale et sociale ainsi que dans ma carrière professionnelle.

Note. Le séminaire Saint-François est passé de pensionnat à externat mixte en 2004 et il est devenu un établissement privé d'enseignement secondaire connu et reconnu dans la grande région de Québec pour la qualité de son programme enrichissant et son excellent curriculum sportif.



Généalogie matrilinéaire

par: Michel Gilbert

Lorsqu'on fait des recherches en généalogie, on pense à la lignée traditionnelle de nos ancêtres portant notre nom de famille jusqu'à notre ancêtre arrivé en Nouvelle-France. Dans mon cas, je suis de la **neuvième** génération de mon ancêtre **Étienne Gilbert**.

Dernièrement lorsque j'ai vu l'annonce de la Société d'histoire qui présentait une conférence de la lignée matrilinéaire en généalogie, je me suis intéressé à faire ma lignée matrilinéaire. Malheureusement, je n'ai pu assister à cette conférence.

On oublie souvent que l'apport génétique reçu de notre père et de notre mère est équivalent. C'est pour cela que j'ai compris que sans notre lignée matrilinéaire on nous prive de la moitié de nos origines.

Qu'est-ce que la lignée matrilinéaire :

C'est l'histoire de nos mères, c'est la généalogie de filiation de mère en mère. Nous partons de notre mère et nous remontons dans le temps : notre mère, la mère de notre mère et ainsi de suite jusqu'à la première génération. Cette généalogie est donc entièrement féminine. On nous apprend que cette lignée est la plus sûre d'un point de vue génétique. Pourquoi ? C'est simple, une femme est certaine d'avoir accouché de son enfant, tandis que la paternité pourrait parfois être discutable.

Il y a souvent une plus grande mobilité géographique dans la lignée matrilinéaire, car maintes fois la femme d'une région déménage dans celle du mari à son mariage.

En remontant notre lignée matrilinéaire, nous changeons de patronyme (nom de famille) à chaque génération, car en règle générale, les enfants portent le nom de famille de leur père. Dans la roue de paon, la lignée matrilinéaire est celle qui se trouve tout à fait à droite de la roue en opposition avec la lignée patrilinéaire qui est tout à fait à gauche.

La lignée matrilinéaire sera plus difficile à établir dans les générations X, Y et Z qui suivent la génération des baby-boomers, car les enfants portent souvent les deux-noms des parents ou quelquefois seulement le nom de la mère.

Du côté culturel, autrefois, nos mères ont joué un rôle important dans la transmission de mère en fille de leur savoir-faire en tissage, en tricot, en couture, en cuisine, etc.

Nos mères ont aussi une histoire qui vaut la peine d'être connue. Dans vos recherches vous pourriez découvrir des femmes qui ont marqué l'histoire.

Dans les graphiques suivants, je vous présente les lignées matrilinéaires de ma mère et de ma conjointe.

Ascendance Matrilinéaire de ma mère Bernadette Moisan

Mère	Date de mariage	Père
Chalifoux Anne	26 novembre 1708 Charlesbourg	Villeneuve Jacques
Villeneuvé Geneviève	11 novembre 1748 Charlesbourg	Girard François
Girard Marie-Geneviève	24 février 1772 Charlesbourg	Auclair Étienne
Auclair Josephte	14 juin 1796 Charlesbourg	Blondeau Joseph
Blondeau Geneviève	30 janvier 1821 Charlesbourg	Binet François
Binet Marceline	7 février 1865 Beauport	Mailloux David
Mailloux Amanda	26 août 1895 L'Ancienne-Lorette	Moisan Frédéric
Moisan Bernadette	4 juin 1934 L'Ancienne-Lorette	Gilbert Léonard

Ascendance Matrilinéaire de ma conjointe Claudette Savard

MÈRE	Date mariage	PÈRE
Labadie Marie-Élisabeth	24 janvier 1701 Sainte-Foy	Buisson Bisson Antoine
Buisson Bisson Félicité	17 mai 1734 Sainte-Foy	Petitclerc Jean-Baptiste
Petitclerc Marie-Jeanne	12 janvier 1767 Saint-Augustin	Ratté Joseph
Ratté Brigitte	19 septembre 1796 Saint-Augustin	Julien Jacques
Julien Marie-Anne	20 janvier 1835 Notre-Dame-de Québec	Vézina Édouard
Vézina Marie	25 février 1862 Sainte-Catherine	Paquet François
Paquet Délina	23 août 1888 Loretteville	Bourret Napoléon
Bourret Anna	28 novembre 1912 Montauban	Brousseau Wilbrod
Brousseau Juliette	22 juin 1939 Loretteville	Savard René
Savard Claudette	24 juin 1967 Saint-Augustin	Gilbert Michel

Cette rubrique est consacrée aux photos anciennes, aux valeurs historiques et patrimoniales, qui représentent des traces de notre passé et sont des souvenirs inoubliables de personnes disparues ou d'événements ayant marqué l'histoire de notre grande famille.

Si vous voulez partager des photos anciennes et significatives avec les lecteurs de notre bulletin de liaison *Le Gilbertin*, nous vous invitons à nous les faire parvenir à : info@famillesgilbert.com

Vous devez légendiser vos photos, c'est-à-dire nous fournir des informations précises telles que : date de la photo, lieu de la prise de vue, identification des personnes sur la photo et une description ou vos commentaires sur la photo.

Nous vous remercions de votre participation

Photo ancienne et historique de ma famille

Par Hélène Gilbert

Photo de famille de mes grands-parents Émile Gilbert et Marie-Laure Quézel. Mon grand-père Émile est né sur la terre ancestrale à Saint-Augustin. Il était le frère de Pierre qui a été le dernier propriétaire de la terre ancestrale. La famille demeurait sur la rue des Franciscains à Québec où ils étaient propriétaires de l'immeuble. Mon grand-père travaillait comme menuisier. Un de ses enfants a été médecin anesthésiste à Saint-Jérôme tandis que mon père a été propriétaire du magasin Maurice Gilbert chaussures sur la rue Saint-Jean à Québec.



**Famille de Émile Gilbert et de Marie-Laure Quézel
Mariage à Saint-Augustin-de-Desmaures le 5 août 1912**

Arrière : Jeanne (21-11-1917) Marie-Laure (25-11-1893) Maurice (23-01-1916)
Émile (28-09-1888) Carmen (23-11-1919) Paul (13-01-1914)
Avant : Roland (15-07-1921) Jacqueline (7-08-1923)

Caniapiscau à la Baie-James

Par Léonce Gilbert

Dans le dernier bulletin de liaison « Le Gilbertin » de novembre 2022, je vous ai raconté mon séjour avec ma famille chez les Inuits, à l'automne 1976, à Povungnituk, situé au 60e parallèle dans le Nouveau-Québec. À ce moment-là, en janvier 1977, je croyais bien que le « Nord » c'était terminé pour ma famille et moi. Toutefois il y a un dicton qui dit qu'on ne connaît pas l'avenir et c'est bien vrai. En effet, dans les lignes qui suivent, je vous parle de notre séjour de 2 ans à la Baie-James dans le très beau village de Caniapiscau, le dernier village familial du territoire, situé au 54e parallèle. C'est avec plaisir et avec un tas de souvenirs que je vous raconte la belle aventure vécue sur l'immense Complexe hydro-électrique de la Grande de la mi-août 1977 à la fin juillet 1979.



Une vue du village de Caniapiscau

En écrivant mon article, j'ai réalisé que les divers sujets que je désire traiter auraient occupé trop de place pour une publication dans « Le Gilbertin ». Je crois qu'il est préférable de vous présenter mon article en deux parties. J'espère que notre rédacteur en chef, Jean-Claude, sera d'accord avec moi.

La première partie dans cette publication-ci, je donnerai une explication brève et une idée d'ensemble du Complexe la Grande. Je vous présenterai le village familial de Caniapiscau en général, accompagné de plusieurs photos.

Dans la deuxième partie de mon article, prévue pour la publication dans « Le Gilbertin » de novembre 2023, je parlerai davantage du Village de Caniapiscau. C'est quoi la vie pour des familles, dans un village situé à proximité d'un campement de 1500 hommes qui travaillent sur un immense chantier hydro-électrique. Que font les familles, la vie dans un village dans une contrée nordique, les différents services offerts, les facilités qu'on y retrouve, les loisirs, la sécurité, etc. Je dresserai un

tableau plus complet et donnerai un aperçu en quoi consistait cet énorme chantier de Caniapiscau, faisant partie du Complexe La Grande. Je parlerai un peu de l'historique, les différents chantiers et villages sur l'ensemble du territoire. Je parlerai du campement Duplanter, entièrement neuf, inauguré à l'Automne 1977, en même temps que le village Caniapiscau. Le campement était réservé aux hommes et aux femmes qui travaillaient au chantier. Leur vie au chantier, les vacances, leurs loisirs, les activités organisées, etc.

Un retour dans le Nord ... !!

À notre retour de chez les Inuits, juste avant Noël 1976 avec ma famille, nous sommes demeurés chez mes parents en attendant de nous trouver une maison ou en faire construire une. Mais l'avenir nous réservait une surprise... Un autre périple! Dès janvier 1977, j'ai repris mon poste de professeur d'éducation physique à la Commission scolaire du Lac-Saint-Jean. C'est à ce moment que j'ai commencé à travailler avec les jeunes en difficulté au niveau secondaire. Pendant le printemps nous avons cherché et magasiné les maisons. Finalement nous avons opté pour l'achat d'une maison préfabriquée qui nous serait livrée et installée au début de l'automne. Toutefois au mois de juillet, je rencontre mon ami Raynald Fortin. Je m'informe de ce qu'il devient. Il me dit qu'il travaille à la Baie-James au chantier de Caniapiscau. Il est directeur du centre de vérification à l'aéroport, consistant au contrôle de toute personne entrante ou quittant le chantier. Il me dit qu'il est là depuis 6 mois et que sa femme et

son fils iront le rejoindre lorsque les maisons seront prêtes au début de septembre, dans le nouveau village familial de Caniapiscau, lequel sera situé à quelques kilomètres du nouveau campement Duplanter, ouverture prévue également pour l'automne. Je lui dis que je n'ai aucune idée où ça se situe. Il me dit que c'est le dernier chantier de La Grande.

Comme je le mentionnais précédemment, chez les Inuits, nous étions au 60e parallèle, alors que Caniapiscau se trouve au parallèle 54e. Donc plus près de la civilisation, me dis-je Mon ami Raynald m'explique qu'en « haut », à Caniapiscau, ils cherchent un régisseur des loisirs et que le chef des Loisirs est Gilles Guay, un gars d'Alma. Je lui dis que je le connais très bien, ayant fait partie de son organisation politique à deux occasions lorsqu'il s'est présenté comme candidat conservateur au fédéral, dans le comté Lac-Saint-Jean lors de deux élections. Raynald repartait une dizaine de jours plus tard. Il me parle du chantier et du village pour les familles qui accueillera les premières familles au début de septembre. L'école qui sera prête pour la rentrée scolaire offrira le niveau primaire et le secondaire 1 et 2. Il me dit « envoye » Gilbert, « montes en haut », viens nous retrouver avec ta famille et on va être ensemble. D'ailleurs sa femme Graciette enseignera la première année et notre fils Jean-François sera dans sa classe lors de la deuxième année de notre séjour. Je lui dis d'informer le chef des loisirs que c'est quelque chose qui m'intéresse, mais que je désire aller visiter avant, car après notre expérience chez les Inuits, nous étions méfiants.

Démarches

Si ma mémoire est fidèle, dès les premiers jours d'août, le chef des Loisirs de Caniapiscau Gilles Guay communique avec moi et me dit qu'il est très intéressé à mes services comme régisseur des loisirs et qu'il me met en communication avec les ressources humaines de la S.E.B.J du chantier et à Montréal. À partir de ce moment-là, tout le processus d'entrevue et d'embauche se passe très vite.

Rencontre à Montréal

Quelques jours plus tard, lorsque mon épouse Marthe et moi nous nous rendons aux ressources humaines à Montréal, je fais la connaissance de Jean-Paul Bédard, directeur adjoint aux ressources humaines à Caniapiscau. Il est de passage à Montréal et il voulait participer à mon entrevue. Il deviendra un très bon ami pendant notre séjour à Caniapiscau. On nous demande ce qui nous motive à laisser la vie de la ville pour une vie de chantier et demeurer dans un village qui n'est pas encore relié par la route. Nous leur expliquons qu'actuellement nous sommes en « transit », car depuis notre retour de chez les Inuits, nous demeurons chez mes parents en attendant que notre maison soit livrée et installée, vers le début octobre. Cela ne cause pas de problème, car après informations, nous pouvons récupérer notre dépôt sans pénalité. De plus nous connaissons la vie du Nord.



L'épicerie située au village, équipée comme en ville

On nous montre des photos des installations, du chantier, mais surtout du village de Caniapiscau, l'école, l'épicerie, le centre communautaire, on nous parle des diverses facilités qui seront accessibles pour les familles, dès les premiers jours de septembre. Pendant plus d'une heure d'échanges et discussions, on nous explique le fonctionnement général, les services offerts, les vacances, les voyages en avion, l'hôpital, la présence d'un médecin et d'infirmières en tout temps et une foule d'autres informations et bien sûr.... les tâches d'un régisseur en loisirs. Ils nous rassurent concernant l'école qui sera équipée comme en ville, avec une bibliothèque et un gymnase, accessibles pour les résidents du village. Le centre communautaire du village comprendra une piscine, un curling et un restaurant

gastronomique. Nous demandons d'être seuls afin de pouvoir en discuter. Marthe et moi on se dit que ça semble très intéressant et que si nous voulons vivre l'expérience, c'est le temps, car nos enfants ont 2 et 5 ans, nous n'avons pas encore de maison. Nous pensons à nos parents, mais on se dit qu'ils pourront facilement venir nous visiter.



Le club de curling situé au village



La piscine située au village

Après une trentaine de minutes, nous leur faisons part de notre intérêt, mais je leur mentionne que je désire aller visiter le chantier auparavant. Ils acceptent et mon départ est prévu dans une semaine. Le soir même, nous assistons à la première partie des Alouettes au Stade olympique et nous vivons une expérience extraordinaire. Plus de 65,000 spectateurs, c'est la fête en ville. Marthe qui ne connaît rien au football a apprécié l'ambiance. Je la taquinais en lui disant qu'il y avait 65 000 fois plus de monde dans le stade que dans son village natal. On a bien ri.

Visite de Caniapiscau

Quelques jours plus tard, je quitte 2 jours afin d'aller visiter le chantier et le village de



Un des cinq appareils Convair achetés par la SEBJ

Caniapiscau. Je prends l'avion à Bagotville à 11 h et à 13h30 nous atterrissons à Caniapiscau. Je suis attendu par Gilles Guay, content de nous revoir après quelques années. Auparavant, je dois d'abord passer au contrôle du centre de vérification dont le directeur est mon ami Raynald Fortin. Toute personne entrante ou sortante du territoire est contrôlée. À notre arrivée on nous remet une carte d'identité nous donnant accès au chantier et lorsqu'on quitte on doit remettre notre carte d'identité. De cette façon, le service de sécurité, qui est très présent, peut savoir combien de personnes séjournent sur le campement et sur le territoire ce qui est très rassurant pour la sécurité de tous. Une fois passé le contrôle, le chef des loisirs Gilles Guay m'amène dans son véhicule aux couleurs de la Société de la Baie-James (SEBJ), comme tous les véhicules, bleus avec les portes blanches sur tous les chantiers et les endroits où il y a des véhicules de la SEBJ. Tout d'abord, nous nous rendons au centre d'accueil afin qu'on m'attribue une chambre pour le soir. On m'installe à la maison des visiteurs, c'est très bien et confortable.



Un camion bleu et blanc, typique de la BEBJ, devant le centre de loisirs du village

Par la suite, OUF... que j'en ai visité des coins et des installations jusqu'au souper à la cantine, cafétéria, à 17h30. Je suis fasciné par la qualité de la bouffe. C'est incroyable de voir cela. Il y en a qui prennent le déjeuner, car ce sont des travailleurs de nuit qui partent travailler. Déjà au souper au moins une quinzaine d'hommes de ma ville, me reconnaissent et viennent me saluer. Ils me demandent ce que je fais là. Je leur annonce que je vais probablement venir travailler pour les loisirs et mettre un peu d'ordre sur le chantier. On a beaucoup ri de cela, vous imaginez certainement.

Le soir, toujours avec Gilles, nous allons faire une petite visite au cinéma, installé dans un immense hangar, pouvant accueillir quelques centaines de cinéphiles. C'est bondé chaque soir. Le cinéma est aussi disponible le matin pour les travailleurs de nuit. Le cinéma, comme l'ensemble du campement du Lac Pau, déménagera en septembre et octobre au site du nouveau campement Duplanter à 6 ou 7 km et sera situé à proximité du village familial. Nous assistons à un match de balle molle. Je jase avec un gars que je trouve un peu bizarre... Pierre Thompson. Mais celui-ci deviendra un ami très cher avec qui je suis encore en contact d'ailleurs. C'était un gars super brillant, intellectuel et vraiment drôle. Il a été « baby sitter » plusieurs fois pour nos garçons qui l'aimaient bien.

Le lendemain, levé très tôt, car je voulais voir les hommes qui quittaient pour la journée. L'atmosphère du matin est beaucoup plus calme que la veille... plusieurs semblent encore endormis... il est à peine 5h30, la cantine (cafétéria) est pleine, car les travailleurs de nuit arrivent pour « souper » eux. Ils sont pressés d'aller se coucher ou aller au cinéma pour certains. Les travailleurs doivent préparer leur lunch pour le dîner, qui est pris sur les lieux de travail. Les quarts de travail débutent tous à 7h et 19h, que tu travailles dans les bureaux ou sur le chantier. Mon départ est prévu pour 14h00. Ça nous donne encore jusqu'à midi afin de continuer la visite, mais principalement aller rencontrer « les boss », même les grands boss.

Nous nous rendons aux ressources humaines en premier, tout le monde est au poste, il est à peine 7h. Je rencontre à nouveau Jean-Paul Bédard que j'avais connu à Montréal. Il me présente son patron, monsieur Joannette. J'ai une entrevue d'une heure et nous faisons le tour de « la job ». Description de la tâche, les conditions, les horaires, la maison, l'école, etc. On me montre un plan du village et après une visite, je choisis la maison située au 28 rue Beaufray. Elle n'est pas encore prête, mais il y a déjà des meubles sur place. Très belle maison, 3 chambres, 2 salles de bain, un grand salon avec une vue formidable au loin de la plus grosse digue en construction. Il y a aussi une salle de lavage et bien sûr une grande cuisine et salle à manger. Je prends quelques photos afin de pouvoir montrer cela à Marthe. Il me semble que ça nous coûtait \$150 par mois de loyer.



Jean-François et ses amis devant notre maison

De retour aux R.H., je leur dis que je suis très intéressé, j'en parle à ma femme et je leur téléphone dans deux jours. Nous discutons de quelques points et questions que j'ai encore. Même si la date de livraison de notre maison est prévue seulement au début octobre, ils désirent que je commence à travailler si possible dans une semaine. Je leur dis que ce sera correct lorsque j'aurai parlé avec ma femme. Je reviendrai donc vers la mi-août, je me souviens, car lorsque Elvis Presley est décédé, le 16 août, je crois, j'étais au chantier depuis quelques jours. Malheureusement je ne suis pas allé aux funérailles... !!!

Retour au Lac

Je reviens donc au « Lac ». Après être passé au centre d'accueil afin de remettre ma clé et « checké out » comme ils disent, je me rends à l'aéroport. Remise de ma carte de visiteur au centre de vérification et départ à 14h. De retour à la maison vers 16h30. Marthe avait bien hâte que je lui raconte ma visite. Ma première réponse... Marthe, c'est le jour et la nuit en comparaison de chez les Inuits. Je ne réussis pas à répondre à toutes ses questions tellement elle est curieuse. Je lui dis que si elle est prête moi je suis plus que prêt et que je suis certain que nous ne le regretterons pas. Déjà nous connaissons un couple qui sera là, mon ami Raynald Fortin, sa femme Graciette et leur fils Jacques qui est du même âge que notre plus jeune Anthony, deux ans et demi. D'ailleurs ils sont encore des amis très proches aujourd'hui.

Nous sommes partis !!!

Une heure plus tard, c'est décidé que nous repartons dans le nord, mais 6 parallèles plus au sud... nous sommes beaucoup moins dans l'inconnu. Le soir même nous l'annonçons à mes parents et nous nous rendons chez les parents de Marthe pour leur faire part de notre décision. Nos parents sont partagés, à la fois contents pour nous, mais tristes de nous voir repartir à nouveau et leurs petits-fils. Cependant ils sont rassurés lorsque nous leur expliquons les conditions de vie et les facilités que nous aurons. Dès le lendemain je téléphone aux R.H. à Caniapiscau. Mon départ est déjà fixé, je partirai dans quelques jours, vers la mi-août.

Préparatifs

C'est encore le branle-bas afin de démêler et classer ce que nous désirons apporter et ce que nous entreposons au deuxième étage du chalet de mes parents. Nous avons vendu les électroménagers et quelques autres meubles. Nous avons fait pas mal de classement et Marthe a finalisé par la suite. Je reviendrai les chercher plus tard, elle et les enfants lorsque notre maison sera prête. Ce sera après le week end

de l'Action de Grâce, à la mi-octobre. Jean-François commencera sa maternelle à Saint-Cœur de Marie. Marthe et les enfants sont demeurés chez mes parents pendant cette période, presque deux mois. Me voilà donc parti pour la Baie-James.

La baie James

L'appellation courante et la plus connue est bien... la Baie-James. Toutefois le nom exact est... **Le Chantier du Complexe La Grande**. À l'époque, au début des années 70, le Complexe La Grande, était l'un des plus importants aménagements hydrauliques au monde. Il était destiné à assurer la mise en valeur de nos ressources hydrauliques afin de répondre à l'accroissement des besoins en électricité du Québec. Le complexe tire son nom de La Grande Rivière qui coule d'est en ouest à près de 900 milles de route au nord de Montréal, en pleine taïga. C'est à l'embouchure de La Grande Rivière, à Fort George, qu'est concentrée la population autochtone. Formé par le bassin de La Grande Rivière même et par les bassins supérieurs des rivières Caniapiscau et Eastmain, le bassin hydrographique du complexe recouvre une superficie d'environ 68 000 milles carrés.

La Société d'énergie de la baie James : société de gérance (SEBJ)

Incorporée le 20 décembre 1971, la Société d'énergie de la baie James avait le mandat de développer les ressources hydro-électriques des rivières du versant québécois de la baie James. La Société d'énergie assumait seule la gérance du projet de La Grande Rivière. Formé de cinq membres, son conseil d'administration comptait trois représentants de l'Hydro-Québec et deux de la Société de développement de la Baie-James. La totalité de son capital-actions autorisé (700 000 500 \$) est détenue ou souscrite par l'Hydro-Québec. OUF !!! Ça devait être une somme « astronomique » dans ce temps-là, il y plus de 50 ans.

Besoins du Québec

À ce moment-là, début des années 70, selon l'historique de la demande québécoise

depuis 25 ans, le taux de croissance en électricité prévu serait d'environ 8% pour les 10 prochaines années. En 1985, la puissance installée du réseau de l'Hydro-Québec devra être de 30 millions de Kilo-watts pour répondre à la demande de sa clientèle. Je n'ai aucune idée de ce que ça peut représenter !!!! 30 millions de kilo-watts !!!!

L'infrastructure du Complexe

À l'époque du lancement du projet de la Baie-James, la région de la Grande Rivière n'était accessible que par avions légers, hélicoptères ou hydravions. Le réseau routier provincial s'arrêtait à Matagami, à quelque 400 milles au sud. En 1978, un réseau routier de 1 000 milles de routes permanentes et temporaires permettra de se rendre à chacun des sites du complexe. Aux aéroports de Matagami et LG 2, capables d'accueillir l'avion-cargo Hercules et des Boeing 737, s'ajoutent des aéroports aux emplacements de LG 3, de LG 4 et du réservoir Caniapiscau. La Société d'énergie s'est portée acquéreur de cinq avions Convair dans le but d'assurer un service aérien à son personnel et à celui des entrepreneurs œuvrant sur les chantiers.



Un avion de type « Hercules » servant au transport des marchandises et surtout du carburant

Installations et Services

Les campements et villages comportaient tous les services et installations d'une ville moderne. On y retrouve un centre récréatif, cinéma, allées de quilles, gymnase, un centre communautaire (banque, poste, coiffeur, télégrammes, téléphones, économat), une cantine (cafétéria), un centre ad-

ministratif, un centre hospitalier, des ateliers et garages, caserne de pompiers, un centre d'accueil, une taverne, une patinoire couverte, des dortoirs aménagés dans des unités préfabriquées, etc.

Population du territoire... !!! Chantiers et Villages... !!

Les familles qui habitent dans les villages, habitent des roulottes ou des maisons préfabriquées et disposent, outre les services essentiels, d'un centre commercial, d'une piste de ski et d'une école qui dispense les cours primaires et une partie du secondaire. En 1978 et 1979, 17 000 hommes, femmes et enfants vivaient sur les rives de La Grande Rivière, de la Caniapiscau et de l'Eastmain, « citoyens temporaires » de sept campements et de cinq villages familiaux.



Jean-François, mon père Gérard, à genoux ma mère Monique et Antony, mon oncle Guy et Roberta la sœur de ma mère. Juin 1979.

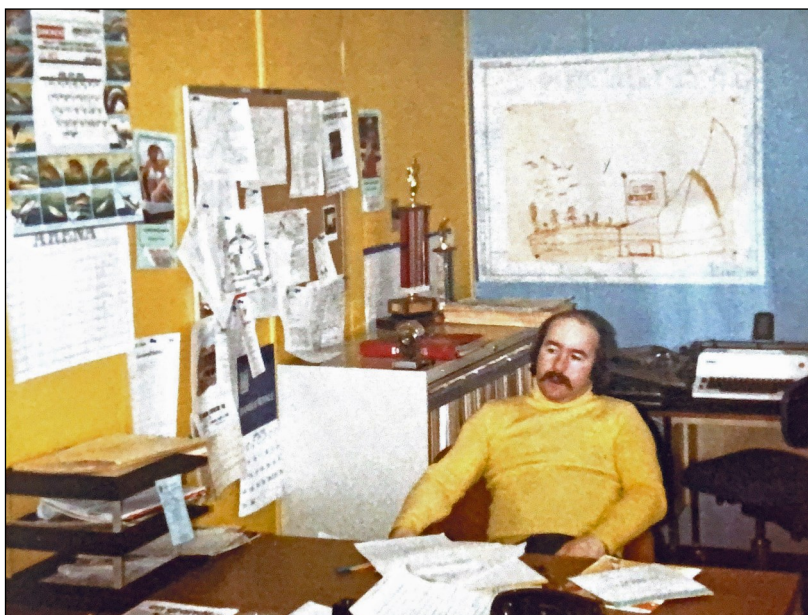
Le village de Caniapiscau

Désirant vous faire une bonne présentation et la plus fidèle possible du village de Caniapiscau, la partie qui suit est tirée d'un article de la revue « en grande... » Vol. 4 No. 19 mi-octobre 1977. La revue « en grande... » était un Journal interne publié deux fois par mois par les Relations publiques de la Société d'énergie de la baie

James, SEBJ. Après une visite au Village, le rédacteur en chef, Roger Lacasse écrivait... C'est une véritable course contre la montre qui a été entreprise au cours de l'été, afin d'accueillir les familles dès le début de septembre au village. En effet, le travail acharné de 35 hommes durant sept semaines, soutenu par une solide planification et favorisée par une température exceptionnelle, a permis d'ouvrir à temps le quatrième village du Complexe la Grande.

« Nous avons travaillé de façon intense, à raison de 10 à 12 heures par jour durant sept semaines afin que le village puisse être prêt », a révélé M. Adrien Côté, surintendant des Constructions Latendresse Inc. qui avaient le mandat de manufacturer, transporter et installer les maisons préfabriquées qui bordent maintenant les quelques rues de ce nouveau village. Ces sept semaines furent consacrées à des travaux d'installation, de finition, de service (eau, égout, chauffage). « Ç'a été un défi chaque jour confiait encore monsieur Côté. On a eu l'eau le 3 septembre... l'électricité est entrée à peine trois ou quatre jours avant l'arrivée des familles. Bref, tout est arrivé en même temps. Quelquefois les familles entraient dans leur maison seulement deux heures avant l'échéance ».

C'est la famille de monsieur Théo Latourelle, le directeur de l'école, qui est arrivée



Léonce à son bureau des Loisirs

au village de Caniapiscau, la première, soit le 3 septembre. À la fin de septembre,

on comptait 74 maisons dont 67 étaient habitées par les cadres de la SEBJ. De plus, dix roulottes ont été aménagées par et pour les familles des Constructions du Saint-Laurent ltée. Au total une cinquantaine de famille était installée. Le rédacteur Lacasse poursuit en écrivant, lors de notre visite, on a pu constater qu'il y avait de la vie au village de Caniapiscau : des femmes prennent des marches, question sans doute de profiter d'un soleil exceptionnel et de mieux faire connaissance; les enfants fréquentent les classes tandis que quelques chiens découvrent ce nouveau décor. Enfin, au magasin général, « les affaires sont déjà très bonnes », confiait M. Gilles Mailloux, le gérant de l'épicerie qui doit satisfaire une clientèle isolée en pleine taïga tout en offrant des prix se comparant aux autres centres urbains du Québec. La nouvelle épicerie a commencé ses activités avec un inventaire de \$ 100 000 et cinq employés.

La construction du village de Caniapiscau est un des nombreux défis réalisés au Complexe La Grande. On sait que ce village est construit à l'est de LG2. Et c'est une région qui n'est pas reliée par voie terrestre (sauf pendant quelques mois grâce à la route d'hiver). Tout ce qui arrive à Caniapiscau est transporté par avion de LG » ou encore de Shefferville, situé à 45 minutes de vol.

Le village de Caniapiscau, qui pourra accommoder éventuellement 200 familles, occupe un emplacement fantastique. Situé sur le sommet d'une montagne, on y découvre un horizon qui porte à la détente. La montagne est bordée à l'est par la rivière Caniapiscau et à l'ouest par le lac Pau. Les maisons sont disposées en gradin afin de ne pas obstruer la vue. Les occupants peuvent ainsi découvrir les beautés qui s'étalent devant leurs yeux.

Mon premier séjour au chantier

Je pars à la fin août. Je prends l'avion à Bagotville. Le vol dure à peine 90 minutes et se passe très bien. Dans l'avion il y a plusieurs gars qui viennent de villages voisins de ma municipalité.

Arrivé à l'aéroport, c'est le même processus que lors de ma visite trois semaines plus tôt; prise de photo pour ma carte de chantier, enregistrement officiel comme travailleur. Je retrouve mon ami Raynald Fortin. Il repart dans quelques jours pour des vacances et pour aller chercher sa famille.

Je passe au Centre d'accueil afin qu'on m'attribue une chambre. Je suis logé au campement des travailleurs. Mon cochambreur est un travailleur de nuit, on ne se croise pas souvent.

Je suis demeuré six semaines au camp. Les journées passaient très vite. Lever à 05h30, déjeuner à la cafétéria et au bureau à 0700 jusqu'à 17h30. Après le souper je faisais le tour; terrain de balle, cinéma, salle de billard et autres activités en cours.

Très rapidement, je me suis fait connaître des travailleurs et facilement j'ai créé des liens d'amitié très fort avec certains. Je suis même encore en contact aujourd'hui avec quelques-uns qui demeurent à l'extérieur de ma région. Je préférais me tenir avec des syndiqués qu'avec du personnel-cadre, je sentais beaucoup plus la camaraderie sincère et loyale.



Les petits motards de Caniapiscau



Le vue d'un « utilidor », corridor en bois, servant à protéger les tuyaux d'eau, les égouts et l'huile de chauffage

Au cours de ces semaines, régulièrement, je me rendais au village afin de voir l'avancement des travaux. Je connaissais quelques menuisiers qui venaient du Lac-Saint-Jean. C'est ainsi que j'ai connu le contremaître des Constructions et Maisons Latendresse, Adrien Côté, un gars de Métabetchouan. Un type super avec qui j'ai développé une bonne amitié. Le hasard a voulu que deux ans plus tard à l'automne 79, ce soit lui qui est venu effectuer les travaux de finition de la maison préfabriquée que Marthe et moi avons achetée.

Finalement, enfin notre maison serait prête dans une dizaine de jours. Au début d'octobre, je suis donc « descendu » chercher ma famille. Et voilà, nous sommes partis du Lac-Saint-Jean après la fête de l'action de grâce pour notre premier 6 mois à Caniapiscau à la baie James, un peu fébriles, mais contents, même si nous laissons nos parents.

Je vous en reparlerai dans la deuxième partie de mon article, prévue pour le mois de novembre. À bientôt ... !!!

Références :
Différents documents de la Société d'Énergie de la baie James.
Dépliant « Le Complexe La Grande ». Une publication de la SEBJ.
Plusieurs Revues... « en grande »
Journal interne bimensuel de la SEBJ
Autres bulletins ou livres de la SEBJ

Les chroniques de notre bulletin de liaison " Le Gilbertin "

Écrivez-nous, nous aimerions vous lire !



Avec la chronique « **Gilbert émérite** », vous pouvez mettre à l'honneur un Gilbert qui s'est illustré dans un domaine que ce soit littéraire, artistique, sportif ou autre.



Avec la chronique « **Toponymie** », vous pouvez nous faire connaître l'origine et la signification d'un lieu ou d'un endroit géographique qui portent le nom Gilbert pour désigner une rivière, un lac, une rue, une place,



Avec la chronique « **Bribe d'histoire** », vous pouvez nous raconter, dans un court texte, un métier d'autrefois, une histoire typique d'antan, un événement spécial ou un fait se rapportant à quelques décennies antérieures.



Avec la chronique « **Faits divers** », vous pouvez nous présenter un sujet ou un événement susceptible de piquer notre curiosité par le fait qu'il sort de l'ordinaire, qu'il vous touche ou vous interpelle.



Espace Membre Junior

Dans « **Espace membre junior** », vous pouvez mettre à l'honneur et nous faire connaître un membre junior qui s'est démarqué ou qui excelle dans un domaine que ce soit au niveau scolaire, artistique, sportif ou autre.

PHOTOS ANCIENNES ET HISTORIQUES

des familles GILBERT

Avec la chronique « **Photos anciennes et historiques** », vous pouvez laisser un souvenir inoubliable d'une personne disparue ou d'un événement ayant marqué l'histoire de notre grande famille.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE ASSOCIATION DES FAMILLES GILBERT MAISON THIBAUT-SOULARD



L'Association des familles Gilbert tiendra son assemblée générale annuelle, le dimanche 7 mai 2023, à la maison Thibault-Soulard située au 297 Route 138, Saint-Augustin-de-Desmaures, G3A 2C6.

La maison Thibault-Soulard présente un intérêt patrimonial pour sa valeur historique et rappelle la présence de Joseph Soulard (qui a construit cette maison vers 1816) descendant de la cinquième génération de Michel Thibault et de Jeanne Soyer parents de Marguerite Thibault épouse de l'ancêtre Étienne Gilbert.

Programme

12 h 30 Accueil et inscription des membres

13 h 00 Assemblée générale annuelle

14 h 00 Mot du président de la Société d'histoire de Saint-Augustin-de-Desmaures, monsieur Bertrand Juneau

14 h 15 Conférence *au regard de* la Maison Thibault-Soulard par monsieur Yves Gilbert

15 h 00 Vin d'honneur et fromage seront offerts aux participants (es)

16 h 00 Fin de l'activité

Les membres qui désirent assister à l'assemblée générale annuelle de l'Association des familles Gilbert sont priés de confirmer leur présence et celle de leur conjoint, parent et ami, **au plus tard le 15 avril 2023** à l'une des deux adresses suivantes:

info@famillesgilbert.com

Association des familles Gilbert, 122 Route Racette, C.P. 81, Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9

Postes Canada

Numéro de convention 40069967 de Poste-publication

Retourner les blocs adresses à l'adresse suivante :

Association des familles Gilbert

122 Route Racette, C.P. 81

Saint-Augustin-de-Desmaures, QC, G3A 1V9